

LIÉE AU CLAN – LE PACTE

DANTE

par

ALIA SAN

Collection : DARK SIDE



Contient des scènes de sexe, du surnaturel et de la violence
physique et psychologique

Ashkai – Liée au Clan – Le Pacte
Copyright texte – © 2023 Alia San
Éditions M^ems, Mettre en Mots
Graphisme : Ennel John Espanola
Tous droits réservés.
ISBN-13 : 979-1042418779

Publié et imprimé par Bookelis

TABLE DES MATIÈRES

Partie 1 – La prison du passé	7
Chapitre 1 – Émergence	8
Chapitre 2 – Écroulement	19
Chapitre 3 – Ce <i>consigliere</i> insolent	27
Chapitre 4 – Cet ami apparent	40
Chapitre 5 – Sacrifiée	48
Chapitre 6 – Vaincue	60
Chapitre 7 – Ce cousin savant	70
Chapitre 8 – Ce putain de chat	77
Chapitre 9 – Opportunité	89
Chapitre 10 – Réflexe	98
Chapitre 11 – Menaces	111
Chapitre 12 – Ces alliés retors	121
Chapitre 13 – Ce vieux fou	135
Chapitre 14 – Griffes	145
Chapitre 15 – Conquête	152
Chapitre 16 – Trahie	160
Partie 2 – L'appel du présent	169
Chapitre 17 – Une amère révélation	170
Chapitre 18 – Une proie lointaine	181
Chapitre 19 – L'homme du cauchemar	185
Chapitre 20 – L'ami de la prison	191
Chapitre 21 – Le souvenir détesté	202
Chapitre 22 – Les méandres du pouvoir	213
Chapitre 23 – Une panthère infidèle	217
Chapitre 24 – Un contrôle perdu	227
Chapitre 25 – Un duc cruel	242
Chapitre 26 – Les chaînes de l'instinct	250
Chapitre 27 – Un félin imprévisible	257
Chapitre 28 – Une compagne destinée	267
Chapitre 29 – Le bourreau apaisant	276
Chapitre 30 – L'envol vers la liberté	287
Partie 3 – Les rouages de l'avenir	301
Chapitre 31 – Son bonheur et l'ombre	302
Chapitre 32 – Sa cousine et la femme	312
Chapitre 33 – Un cousin à garder	323
Chapitre 34 – Un sceau pour espérer	331
Chapitre 35 – Leur respect et l'erreur	340
Chapitre 36 – Une vision pour nous sauver	348
Chapitre 37 – Son obéissance et la marque	359
Chapitre 38 – Des souvenirs pour grandir	370

Chapitre 39 – Un abandon pour soutenir	380
Chapitre 40 – Sa confiance et les conséquences	387
Chapitre 41 – Une colère pour se révéler	400
Chapitre 42 – Leurs raisons et la consécration	412
Chapitre 43 – Sa vengeance et l'humiliation	422
Chapitre 44 – Sa présence et le jeu	431
Chapitre 45 – Un geste pour se connaître, vraiment	444
Partie 4 – Les preuves du futur	461
Chapitre 46 – Mon éternel enragé	462
Chapitre 47 – Mon cousin sauvage	473
Chapitre 48 – Mon petit frère	479
Chapitre 49 – Ma destinée sacrifiée	492
Chapitre 50 – Mon totem abandonné	509
Chapitre 51 – Ma décision malheureuse	524
Chapitre 52 – Mon cœur divisé	538
Chapitre 53 – Mon compagnon résigné	550
Chapitre 54 – Mon cadeau désespérant	557
Chapitre 55 – Ma mariée tant attendue	571
Partie 5 – Les fils du destin	581
Chapitre 56 – Mon ennemi juré	582
Chapitre 57 – Ma vaine tentative	588
Chapitre 58 – Mon ultime combat	597
Chapitre 59 – Ma dernière chance	603
Chapitre 60 – Mon espoir en suspens	617
Chapitre 61 – Mon fiancé impatient	628
Chapitre 62 – Mon mari, mon repos	644
Chapitre 63 – Ma douce, ma lumière	661
Keyne	668
Remerciements	677
À propos d'Alia San	679

NOTE DE L'AUTRICE :

Ce livre est une dark romance paranormale qui mêle l'univers toxique des mafias et le monde sensuel de la romance paranormale métamorphe.

Amies lectrices de romance BDSM, sachez que dans une dark romance, les lois du milieu ne sont pas respectées au début de l'histoire. Cela fait partie de l'apprentissage du héros.

Mais surtout, si vous avez l'âme sensible, sachez que cette lecture contient parfois de la violence.

Si, justement, vous cherchez une romance qui fera vibrer toutes les cordes de votre être, continuez votre lecture et entrez dans le clan. Dante vous fera haleter, frémir et pleurer.

Bonne lecture,

Alia San

P.-S. Pour connaître tous les personnages et les pouvoirs dès le début, rendez-vous sur la page du clan des aigles :

<https://romance-geek.com/clan-des-aigles/>



ALIA SAN

PARTIE I – LA PRISON DU PASSÉ



Quelques musiques recommandées :

My Name par Hwang Sang Jun, Swervy & Jeminn

Tears of Sweet Home par Caemi & Park Jung Hwan

CHAPITRE I – ÉMERGENCE

MENG



Je reprends connaissance, mais ce n'est pas un réveil en sursaut. Au contraire. J'émerge par vagues d'une torpeur profonde, comme si ce n'était pas le sommeil mais la mort qui avait passé ses doigts infernaux autour de mon âme. Après plusieurs tentatives où je suis renvoyée dans le néant, je me réveille enfin. J'entends un bruit de fond étrange, qui vrombit, clique et expire tour à tour. J'ai l'impression d'être à la fois au fond d'une piscine et dans un avion.

Mes yeux papillonnent, mais la clarté est trop crue. Je dois les refermer. Des mirages rouges restent sur ma rétine, comme lorsque, enfant, on joue à contempler le soleil.

Je sais bien qu'il ne faut jamais regarder le soleil en face. On peut s'y brûler.

Alors que je tente de me redresser, ma gorge me déchire. J'ai comme un poids sur les poumons :

Je n'arrive pas à respirer ! Pourquoi ? Je n'y arrive pas !

Je tente de lever les mains à ma gorge, mais des douleurs vives, aiguës, se plantent dans mes bras. La première pensée qui me vient est celle d'un buisson de ronces. Je dois être encore un peu en train de rêver. Mais je comprends soudain :

Je suis attachée !

Et mes liens ne sont pas de corde mais de barbelés. Leurs épines se plantent dans mes avant-bras. Et alors, je panique totalement, mais une voix douce me dit :

— Là, là, calme-toi, calme-toi.

C'est une voix de femme. Une voix d'homme m'aurait fait bondir. La sienne m'apaise. Je rouvre les yeux. Une silhouette aux cheveux d'un blond foncé mais flamboyant et aux habits vert émeraude se penche sur moi :

— C'est bien, je vais te retirer ça, ne bouge pas. Désolée, on n'attendait pas ton réveil avant plusieurs heures. Tu es coriace, même pour une initiée.

Malgré sa promesse de me libérer, la femme commence par se retourner pour crier :

— Faites venir le chirurgien ! Vite ! Elle est réveillée ! Et prévenez le duc !

Puis, avec des gestes experts, rapides mais cruels, elle tire de ma gorge le tube qui m'étouffait. Je tousse, souffre, mais je comprends enfin où je suis. À l'hôpital. Je ne suis pas attachée, je suis entravée par des perfusions sur un matelas qui se gonfle en vibrant dans mon dos.

Je voudrais parler, mais n'y arrive pas. Je ne suis peut-être pas tout à fait réveillée après tout. Je sombre de nouveau dans l'inconscience.

Pendant des heures, peut-être même des jours, entre deux phases de sommeil, la jeune femme habillée d'une blouse prend soin de moi avec l'attention d'une mère, mais la brutalité d'une grande sœur. Elle ne me dit pas grand-chose si ce n'est qu'elle s'appelle Alyssia et que je ne dois pas gratter ma cicatrice à la tête, même à travers le bandage. Le neurochirurgien qui m'a opérée a fait des miracles avec moi. On l'a envoyé chercher en hélicoptère.

Je suis blessée, je suis à l'hôpital, je devrais être rassurée, mais une question me hante :

Pourquoi suis-je blessée ?

Je n'arrive pas à me souvenir. La vérité est un spectre que je tente d'attraper de la main, mais à chaque fois, mes doigts passent au travers. Mon cœur bat de terreur, sans que j'arrive à en trouver la raison.

Alors que je suis capable de me tenir assise seule, un homme parle d'un ton bourru et rauque d'homme fatigué, la voix d'un flic de série américaine :

— Ne la laisse pas se lever, Alyssia, c'est une Sheish qui peut rivaliser avec le duc. Il faudrait l'attacher maintenant.

Pas seulement les mots, mais aussi la haine larvée qui perce dans cette voix, tout me panique.

Je regarde autour de moi comme une bête traquée. Et enfin, je capte la silhouette d'un homme trapu et massif dans le chambranle de la porte. Il porte un costume assez mal taillé qui semble l'empeser. Il a ouvert sa veste et je peux voir les lanières du holster se détachant sur sa chemise claire. Il porte une arme. J'en suis persuadée.

C'est un ennemi ! Tue-les tous ! hurle une voix animale au plus profond de mon inconscient.

Je me mords les lèvres pour contenir mes stupides réflexes. Il paraît que je sors d'une semaine de coma. Je ne sais même pas si je serais capable de me lever. Il vaut mieux faire profil bas en attendant le moment de...

De quoi ?

C'est comme si mon esprit refusait d'en arriver là. Un blocage, un mur.

La main douce, fraîche et apaisante d'Alyssia se pose sur la mienne :

— Cet homme est là pour te protéger, tu sais. Comment tu t'appelles, dis-moi ?

De cette question si simple, tout est dit. Je reste figée.

Mon infirmière, car elle semble m'être dédiée, m'a assise et je l'observe bien en face. Plus ma réponse se fait attendre, plus une grimace infime vient tordre le coin de ses jolies lèvres, qui sont roses et grandes, pleines de candeur. Son nez un peu bossu lui donne un charisme qui va tout à fait à sa peau hâlée de femme méditerranéenne.

Elle a deviné, mais je l'avoue quand même :

— Je ne me rappelle pas mon nom.

Je sais que j'ai un nom, comme tout le monde. Mais c'est comme si personne ne l'avait jamais prononcé de ma vie. Je revois pourtant ma mère dans mon enfance, son visage tendre mais stressé. Ses lèvres fines pour une Asiatique étaient toujours plissées d'une tension à peine dissimulée. Je me rappelle clairement ses yeux magnifiques en demi-lune des peuples du Yunnan. Elle les avait toujours à demi fermés comme si elle se sentait épiée. Dans un de mes souvenirs, ma mère me cherche. Elle lève la main vers moi et pourtant ne m'appelle pas. C'est comme si sur ses mots était posé un effet flouté.

La grimace d'Alyssia devient un sourire réconfortant. L'infirmière me tapote l'épaule :

— Tu as oublié ? Ce n'est rien, ça arrive avec les traumatismes crâniens, ça reviendra vite. C'est l'affaire de quelques heures. Sois tranquille.

Je tente de me calmer. Je veux croire cette femme qui m'a sauvé la vie.

« *Il faut l'attacher* », a dit l'homme armé.

Et mes réflexes qui me parlaient de tuer...

Je suis peut-être simplement une criminelle et cet homme, un policier. À la pensée que j'ai pu commettre un crime, mes entrailles se serrent. C'est puissant et douloureux. Je refuse d'y penser et le spectre de la vérité s'enfuit définitivement hors de portée. Je le laisse partir sans regret.

Dans l'attente du chirurgien ou du « duc », dont on me parle si souvent, je tente discrètement de faire jouer mes poignets, de replier les genoux, de vérifier si mon corps est en état de marche.

Mais ce faisant, mes couvertures glissent de mes jambes. La première chose que je vois est une jolie pierre noire tenue par un rude bracelet de cuir à ma cheville gauche. La seconde, ce sont les lacérations sur mes tibias. Je relève la blouse sur mes avant-bras et mon souffle se glace tout à fait.

Des cicatrices. Un nombre incalculable de cicatrices, fines et longues, très anciennes, plus claires sur ma peau dorée, comme si je m'étais tailladée à de multiples reprises avec un couteau.

Je panique et m'écrie :

— Mais qu'est-ce qui m'est arrivé ?! Où je suis ? Qui je suis ?

Je tente de me lever, mais l'infirmière se rue sur moi et mon geôlier met la main sous sa veste comme s'il allait sortir son arme. J'en perds le souffle.

Une voix forte et condescendante, bien qu'un peu agacée, nous interrompt soudain :

— Tout va bien, la demoiselle. Ça arrive après un traumatisme crânien. Mais il ne faut pas s'agiter comme ça, ni se lever toute seule !

Un homme en blouse blanche, la cinquantaine, avec des sourcils broussailleux, des mains graciles et agitées comme les ailes d'un oiseau. Le grand ponton de la neurochirurgie fait son entrée d'un pas conquérant de cador. Son sourire triomphant se tord soudain quand je lui demande :

— C'est quoi, les traces sur mon corps ?

Il s'étrangle et jette un regard angoissé à l'homme en costume qui me sert de geôlier, comme s'il avait peur de lui. Le gardien hausse les épaules, Alyssia secoue la tête, et le docteur répond :

— Hem... Probablement des entailles au couteau, mais la plupart sont très anciennes. Ça date peut-être même de ton enfance...

D'un geste vague, il élude cette question pour revenir à ce qui le concerne :

— On va s'occuper de ta mémoire, c'est fréquent, mais ça revient très vite en général. J'ai l'habitude, tu sais.

Le grand neurochirurgien se rengorge.

L'infirmière intervient avec un brin d'agacement :

— Eh bien, il faudrait que ce soit très, très vite. Le duc rentre bientôt de son déplacement. Cette histoire doit être réglée d'ici là.

Alors, le cadore me donne son nom, son grade, son pedigree, puis il étale des cartes et du petit matériel pour ses tests. Il cherche à évaluer mes capacités cérébrales, puis ma mémoire.

Mes souvenirs d'enfance sont intacts :

— Je me souviens du cerf-volant en forme de phénix, des bonbons au lait avec le dessin de lapin que ma mère cachait en hauteur, de mes grandes sœurs qui faisaient leurs devoirs, des bâtiments traditionnels de la résidence, de l'étang et des carpes. Ma mère est de l'ethnie Bai, du Yunnan. Mon père, lui, est un Han. Je ne le voyais pas souvent. Il me faisait peur. Il n'est venu à aucun de mes anniversaires. Sauf à mes 13 ans. Je crois qu'après, je ne me souviens de rien.

— Hem... fait le neurochirurgien. Quel âge as-tu ?

— Je ne sais pas. L'âge d'être mariée et d'avoir des enfants.

— As-tu des enfants ?

— Je ne sais pas.

— Es-tu mariée ?

Pour une obscure raison, cette question-là est de trop. J'explose :

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas !

Ma gorge déjà douloureuse me fait encore plus souffrir. Et je me sens stupide. Pourquoi s'attaquer à son docteur ? Mais ses questions me révulsent de l'intérieur.

Je ne sais pas ! Mais pourquoi je ne sais pas ?!

La frustration et la rage me font trembler. Mon garde s'est approché, comme si je risquais de sauter à la gorge de mon sauveur. Je commence à m'en croire capable. Quelque

chose gronde au fond de moi. J'ai besoin de mouvement, besoin d'air.

Le docteur décide de tester mes réflexes et mes muscles. Il finit par me dire :

— La mémoire procédurale semble bonne. Allez, on va tenter de se mettre debout, tu ne vas pas rester au lit toute ta vie, demoiselle !

Je me redresse et passe mes jambes par-dessus les montants du lit. Je ne sais plus mon nom. Je ne sais plus rien de ma vie. Mais je suis sûre que je ne suis pas du genre à rester alitée.

J'essaie de me lever. Mes jambes me soutiennent à peine. Le docteur et l'infirmière m'aident à tenir debout et peu à peu, je retrouve mes sensations et ma stabilité. Je ne pense pas pouvoir courir un cent mètres, mais je suis capable de faire un pas. Ça tient. Un deuxième. Je tente de me dégager des mains qui m'enserrent.

— Stop ! On ne va pas plus loin !

C'est le flic-gardien-bourreau. Il brandit la paume de sa main gauche vers moi. La droite est à l'intérieur de sa veste, prête à dégainer. Il me traite comme si j'étais un fauve échappé de l'enfer. Si je n'avais pas si peur, c'en serait ridicule. Pendant que le médecin et l'infirmière veulent me faire regagner le lit, le garde recule d'un pas. Il porte sa main libre à son oreille, appuie sur le bouton de son oreillette et dit :

— Elle est capable de se lever, elle a tenté de s'évader, il me faut des renforts.

Se lever, oui, mais s'évader ? Des renforts ? Pourquoi ? Il est fou ?

J'ai un regard ahuri pour le médecin, mais lui ne s'intéresse qu'à mon état de santé. Il tente de m'asseoir en soupirant :

— Tu t'es réveillée hier d'un coma artificiel d'une semaine. Ne cours pas comme une furie ou tu vas t'étaler.

Et si tu arraches tes perfusions, il faudra te repiquer. Et si tu te recognes la tête, hein ?

Je résiste à la pression de ses paumes sur mes épaules pour rester debout et lui demande :

— Je suis une criminelle ? C'est un policier ?

Je relève les yeux vers le docteur. Toutes les questions du monde sont contenues dans mon regard. Il recule d'un pas et ses mâchoires se serrent. L'infirmière, elle aussi, observe le médecin, comme si elle jugeait sa réaction, puis elle se penche sur moi pour m'aider à m'asseoir au bord du lit. Elle me répond d'un ton chaleureux, mais un brin trop ferme :

— Ne t'inquiète pas, c'est juste pour ta sécurité. Le duc a besoin de te poser quelques questions.

Elle vérifie les sparadraps transparents des perfusions sur mon bras droit et rajuste mon col de chemise qui s'est détaché dans mes efforts. Je vois le regard du médecin se figer sur ma gorge, comme s'il avait vu une araignée. Machinalement, je ramène ma main gauche à mon col et tire sur ma blouse lâche, plongeant le regard sur mon corps nu en dessous. Sur ma poitrine, mon ventre, ce que je découvre me fait frémir. Tout le côté gauche de mes flancs est strié de tatouages tribaux et de symboles gravés dans la chair. Je ne comprends pas ce que je vois. C'est terrifiant, satanique. Le côté droit, lui, est décoré de tatouages artistiques et féminins. Des roses rouges et un tigre orangé et féérique s'entremêlent.

Mon cœur se met à battre la chamade. Je ne me rappelle pas mon passé, mais je peux faire les mêmes suppositions que n'importe qui : une Chinoise avec des tatouages gardée par un homme armé...

Les Triades.

Je demande :

— Je suis la femme d'un Khan ?

La question n'est pas comprise par mon docteur. Moi-même, je ne la comprends pas. Ce mot m'est venu

spontanément, mais le sens m'échappe aussitôt, comme si quelque chose s'interposait dans ma mémoire.

Je me tourne vers Alyssia et lui montre mon avant-bras strié de coupures :

— Qui m'a fait ça ? Tu sais quelque chose, toi !

J'ai remarqué qu'un fin tatouage s'échappe du col de sa blouse d'infirmière. Après un temps infini où elle reste bloquée, Alyssia me répond de son regard fuyant :

— Je ne sais pas.

Et moi, je ne la crois pas. Elle sait pourquoi je suis marquée, elle sait que je suis en danger. Mon instinct me hurle de me sauver, ou pire...

Mais comment faire ? Je suis à peine capable de marcher seule. Si je m'élance, mes jambes refuseront sûrement de me porter.

Je n'ai aucune chance. Et pourtant, une tension étrange et transcendante me fait crisper les doigts sur les montants de mon lit pour en vérifier la force. J'ai envie de tenir autre chose. Une arme. Mon regard parcourt cette chambre trop vaste, trop luxueuse, même pour une clinique privée. Sur le plateau des tests posé sur mon lit, il y a un long crayon de graphite. Dur, pointu.

Une griffe ! rugit cette voix en moi comme si ce crayon pouvait tout résoudre.

Mais avec cet homme là-bas, entre la porte et moi, quelle chance ai-je ?

Mon cerveau malmené s'active :

La surprise est ma seule chance...

Il a appelé des renforts...

C'est maintenant ou jamais...

Mes réflexes prennent le dessus. Ce n'est même pas moi qui prends cette décision folle. C'est mon instinct. Mon corps. Soudain, ma main gauche se tend vers le crayon. La voix dans ma tête rugit d'une satisfaction sauvage, car mes muscles et mes nerfs suivent. Mon arme de fortune en

main, mon corps esquive d'un pas les doigts de l'infirmière qui se tendent vers moi. Mes jambes s'élancent vers la porte. Je sens à peine les perfusions qui s'arrachent. La douleur n'est plus. L'adrénaline bat à mes tempes. Je n'ai aucune idée de comment m'en sortir, je sais juste que pour survivre, je dois combattre.

Car entre la liberté et moi, une masse de muscles brunis par le soleil me fait face.

J'atteins mon geôlier. Alors qu'il dégaine non pas un pistolet, mais un long couteau à la lame scintillante, mes genoux me trahissent. Ils ploient. Je m'écroule à ses pieds.

Pendant une fraction de seconde, ma psyché est au supplice à l'idée d'être à la merci d'un homme plus fort que moi. Je connais le danger, la peur, la douleur.

Plus jamais !

« Frappe vite, frappe fort ! Si tu ne peux pas tuer, mutile ! »

Ce n'est plus une bête, mais une voix d'homme qui parle en moi. Mon corps lui répond. Mes mains savent quoi faire. Je plante le crayon par le côté du genou dans la rotule et exerce un levier pour la déboîter. Le crayon craque sous l'effort et une partie reste fichée dans la jambe. L'homme hurle et tente de me frapper de son couteau.

L'infirmière saisit ma blouse dans mon dos. Tandis que je bondis sur le côté, les boutons pression se détachent et le vêtement lui reste dans la main. Presque nue, je réussis à contourner l'ennemi blessé, à atteindre la porte et l'espace d'une seconde, j'y crois :

Je vais m'échapper, je suis sauvée !

Mais je n'ai le temps de faire que deux pas vers la liberté, dans le couloir au lino gris sombre et aux parois d'un blanc immaculé.

Deux pas avant que mon corps ne me lâche de nouveau et que je tombe à genoux.

Deux pas avant que ma volonté ne soit aspirée par le désespoir.

Deux pas avant de heurter le mur d'acier de ma destinée. C'est un homme grand, puissant, avec pourtant une élégance svelte, un diable aux cheveux de nuit dans un costume de luxe, et un regard...

Ma perdition.

Ses yeux clairs qui se rivent dans les miens me foudroient. Il a des iris si lumineux que même la ligne de ses sourcils noirs et masculins, froncée d'une menace silencieuse, n'arrive pas à les ternir. Ils sont d'un vert d'eau surnaturel, très clair et pourtant vif, qui tranche sur sa peau mate. La douceur pure du jade alliée à la flamboyance du saphir. Une couleur céleste. Et pourtant, c'est le regard d'un démon. J'en ai l'intuition.

L'homme a un timbre chaud teinté d'un léger accent italien musical, mais le ton de sa voix me fait frémir d'angoisse :

— Eh bien, eh bien, notre petite chatte est enfin réveillée et elle a sorti les griffes !

Le morceau de crayon m'échappe des mains. Je suis perdue à jamais. Je le sais.



CHAPITRE 2 – ÉCROULEMENT

MENG



Je suis encore essoufflée de ma misérable course, à genoux, vibrante d'adrénaline, mais paralysée par cet homme qui me surplombe. Sa stature seule pourrait me faire passer toute envie de fuite. Il est grand, large d'épaules sans être massif. Il possède une musculature nerveuse qui promet des réflexes d'acier. Malgré ses traits élégants, ni trop carrés, ni trop doux, juste... princiers, tout dans son visage est empreint d'une détermination virile qui exige la soumission mais espère la révolte. Ses pommettes saillantes sont accentuées par ses mâchoires crispées d'une tension refoulée. Ses lèvres fermes, mais juste assez pulpeuses pour être sensuelles répriment un sourire de triomphe. Sous ses sourcils sombres, il me scrute intensément d'un air prédateur, dans l'attente d'un mouvement de ma part. Même sa chevelure, aussi noire que les ailes d'un corbeau, trahit le frémissement qui l'habite. Enfin, sa peau hâlée par un soleil du Sud promet que les lois de ce pays ne sont rien pour lui.

Je suis trop subjuguée pour seulement penser à m'enfuir, parler m'est impossible.

Le visage levé vers lui, j'attends son verdict. Son regard de paradis et d'enfer mêlés m'ordonne l'immobilité et me met pourtant au défi de tenter de m'enfuir. Je reste là, immobile. Alors, il franchit les derniers mètres entre nous. Moi qui étais si combative, je me raidis. Toujours, mon corps se prépare au combat ; pourtant, je n'ai pas la volonté de me relever, de le défier. Je baisse les yeux, de soumission, de peur ou de honte. Je suis à demi nue, ma poitrine uniquement dissimulée par mes tatouages.

J'observe son pantalon de costume noir qui tombe sans un pli sur le cuir ciré de ses mocassins sans doute hors de prix. Ses semelles claquent sur le sol plastifié. Il s'accroupit devant moi avec aisance et sans aucune crainte, les paumes posées sur ses genoux. Des mains bronzées, larges et superbes, dont le dessus est tatoué de motifs runiques. Sa main gauche porte un bandage qui entoure les trois derniers doigts.

Trouve des griffes ! Finis sa main !

La voix qui réclame du sang, plus encore que cette blessure, me fait courir un frisson dans le dos. L'inconnu remarque mon regard et brandit ses doigts blessés :

— Ah, ça te rappelle quelque chose, non ?

Il me sourit, un sourire qui pourrait être sensuel et magnifique s'il n'avait pas cet air froid et calculateur qui me fait l'effet d'une terrible menace larvée. Je parviens à articuler :

— Je ne sais pas. Je ne me souviens de rien.

Soudain, sans que je l'aie vu venir, son autre main saisit l'arrière de mes cheveux, tirant ma tête en arrière, harcelant ma cicatrice, exigeant la soumission.

Ce n'est même pas un instinct de défense qui me fait chercher le crayon en tâtonnant au sol, c'est une forme d'orgueil sauvage, profond, venu de loin, qui me hurle de sa voix masculine :

« Ne laisse jamais quelqu'un pénétrer ton espace ! »

Mais je n'arrive pas à atteindre mon arme de fortune, car sa prise sur mes cheveux me retient avec une cruauté inflexible.

Plusieurs protestations résonnent autour de nous. Je reconnais la voix de mon infirmière, mais une autre m'est inconnue. Un homme se tient dans ce couloir.

Comme Alyssia, il crie juste :

— Dante !

Je reconnais le prénom, même s'il est prononcé à l'italienne avec un « é » à la fin. Mes soupçons sont fondés. Me voilà tombée aux mains d'une quelconque mafia sicilienne. Je ne sais pas à qui j'ai échappé, mais je viens de comprendre quel genre de criminel m'a capturée.

Je reste pantelante de douleur et de frayeur. La prise ne se relâche pas. Ce « Dante » se penche sur moi et profite de mon immobilité pour me souffler à l'oreille :

— Ne joue pas avec moi, je dois savoir. Qui t'a envoyée pour me tuer ?

Mes entrailles se glacent. Une terreur sans nom m'envahit tandis que je relie les indices : le vigile et ses précautions absurdes au premier regard, mais confirmées par mes réflexes terrifiants. La blessure de ce Dante qui semble les diriger. On m'a envoyée tuer un chef de guerre. J'ai échoué et je me suis fait prendre. Tout dans le regard magnétique de Dante me hurle sa colère. Ses iris aux stries de saphir et de jade semblent démesurés tandis que ses pupilles se sont rétractées de rage.

Il va me tuer ou pire.

Je perds le souffle. J'entends le bruit feutré des sabots plastifiés de mon infirmière qui s'approche. Elle se place au-dessus de nous. La prise sur mes cheveux se relâche imperceptiblement et j'arrive à supplier Alyssia du regard. Elle explique à son chef :

— Dante, elle a un syndrome amnésique et tu vas rouvrir sa cicatrice. Si tu la tues, elle ne risque pas de se rappeler quelque chose !

Le regard hypnotique qui m'empêchait de respirer se braque sur Alyssia :

— Appelle-moi par mon titre ! Et si tu n'es pas capable de comprendre qu'elle se fout de toi, ferme-la.

Ses propos me scandalisent. J'ai le sentiment que je devrais le tuer de m'accuser de mentir, mais sa haine me pétrifie. La jeune femme aux cheveux flamboyants d'or et de feu fait volte-face :

— Professeur Reagan ! Venez là ! Expliquez-lui ! On ne vous paie pas cinq mille dollars de l'heure pour vous cacher ! Dante, écoute-le !

Encore son prénom qui sonne comme une insulte dans sa bouche. J'ai soudain peur pour cette femme qui a si bien pris soin de moi, brusque mais bienveillante. Je sens au tremblement du poing qui tire sur mes cheveux que Dante, à la limite d'exploser, se contrôle. Je replonge mon regard dans celui de mon tourmenteur et le trouve aussitôt. Il a de nouveau ancré ses yeux dans les miens. Malgré la douleur qu'il m'impose, cette insistance, sa présence, cette tension entre nous me fait frissonner étrangement.

— Professeur ! crie encore Alyssia.

Le courage n'est pas une valeur absolue, il se jauge à ce qu'une personne risque de gagner ou de perdre, à son vécu et sa capacité à endurer l'angoisse, au fait qu'elle ait des gens à protéger autour d'elle...

Je n'ai rien à attendre d'un homme qui a une carrière et sans doute femme et enfants.

Pourtant, des pas lourds et prudents s'approchent de moi. Les larmes me montent aux yeux quand j'aperçois du coin de l'œil la silhouette du médecin. Toute arrogance a disparu de son visage. Sa main se tend vers nous, mais n'ose pas retirer de force celle de mon bourreau. Il a peur, mais il est là. Pour moi, cette main hésitante de chirurgien, sans doute assurée pour des centaines de milliers de dollars, mais qui se tend pour me protéger, c'est l'incarnation de la bravoure. Le professeur dit :

— Monsieur Della Rabbia, sa cicatrice va vraiment se rouvrir. Ce serait terrible...

Dante Della Rabbia ne me lâche pas, mais la tension sur ma chevelure se relâche. La prise s'est faite moins cruelle, presque caressante. Je pourrais redresser la tête, mais j'ai peur qu'il l'interprète comme du défi. Alors, je reste perdue dans le regard de mon bourreau. Je croule sous le poids de

l'exigence dans ses yeux. Il n'attend pas seulement des aveux, il veut bien plus de moi. J'en frémis.

Dante écoute sans ciller, sans un mot, les propos du docteur qui s'enhardit :

— Cette femme se réveille d'un coma. Elle a un traumatisme crânien. On a descendu sa température à trente-trois degrés pendant quarante-huit heures. Sa pression intracrânienne a dépassé les vingt millimètres de mercure. Laissez-la se reposer et elle se souviendra de tout. Laissez-moi une sem... Un mois, rien qu'un mois.

Tellement de courage pour tenter de gagner du temps, de tromper ce tyran. Dante ne relève pas ; pourtant, c'est moi qui prends :

— Toi aussi, tu me prends pour un imbécile. Dis-moi ce que tu sais sur celui qui t'a envoyée !

Mon esprit dompté tente vraiment de se souvenir, mais c'est comme si j'étais prisonnière d'un cauchemar. Je tente d'avancer dans la jungle de ma mémoire opaque, mais je reste engluée sur place. C'est terrifiant et horriblement frustrant. Je réponds en me mordant les lèvres pour ne pas hurler :

— Je ne sais pas ! Je vous jure !

Contre toute attente, le duc relâche mes cheveux. Il observe ma poitrine nue et couverte de chair de poule, puis lève la main et vient saisir mon menton pour incliner mon visage vers lui. Son pouce me caresse la joue. Presque avec tendresse. C'est à la fois une menace et une récompense. Il me murmure à l'oreille, me faisant frissonner :

— Gentille petite chatte. Je peux presque t'entendre ronronner, alors, pourquoi tu ne veux pas parler ?

Je ne comprends pas ce que je ressens à cette caresse, ce souffle, ces paroles. Son parfum me pénètre, boisé, épicé, chypré, difficile à caractériser, chaud et pourtant glacé, comme son regard bleuté mais pourtant vif et brûlant.

Je crois que je me perds...

Mais Dante rompt l'instant. Il parle plus fort, pour que tout le monde entende :

— Qu'est-ce que je dois faire pour te faire parler ?

Un jeune homme prend soudain la parole, sans crainte, mais avec circonspection :

— Laisse-lui du temps, mon duc. Si tu veux jouer avec elle, ce serait préférable d'attendre qu'elle soit remise. L'Hozka ne te pardonnera pas une seconde erreur.

Celui qui ose contredire le duc se tient avec d'autres gardes du corps en costume à quelques mètres de là dans le couloir. Dans ma panique et ma fascination, je n'ai vu que leur chef, leur « duc », mon tyran.

Lorsque Dante se tourne vers lui, l'homme qui a eu le courage de parler se met presque au garde à vous. Il doit être son secrétaire pour se tenir ainsi à quelques pas en arrière. Il est jeune et lui aussi aurait pu avoir un titre de prince tant il est d'une élégance élancée, digne et fière. Ses cheveux drus et bouclés sont d'un châtain nuancé avec des mèches couleur de miel sur les pointes. Sur ses traits, d'infimes courbes adoucissent les contours de son visage. Même le vert de ses yeux est moins incisif, plus tendre et naturel, tirant sur la noisette.

Le duc et le secrétaire se ressemblent vraiment, mais l'un est d'une dureté royale teintée d'une grâce assassine tandis que l'autre est d'une dignité empreinte d'une douceur résignée. Comme si, d'une même argile, un créateur avait sculpté l'ange et le démon et les avait enchaînés l'un à l'autre.

Mon bourreau s'agace :

— Et toi, Aurelio, dis-moi, tu es qui pour me dire ce que je dois faire ?

— Ton *consigliere* qui a tes intérêts et ta vie à cœur, mon duc.

Un rire étouffé, qui ressemble à une expiration de rage échappe à Dante. Il reporte son regard sur moi et donne

une légère tape sur ma joue, comme on flatte un animal inquiet :

— Allez, je pourrais presque te croire, ma petite chatte blessée.

Je fais taire le grondement qui monte en moi d'être ainsi humiliée. Je ne me contiens pas seulement à cause de la peur, même si je suis terrifiée. Son attitude arrogante et dominante me promet que je ne peux pas lui échapper, que je ne dois pas lui désobéir. En vérité, je suis trop fatiguée pour continuer à lutter. J'ai l'intuition que si je suis sage, je pourrai enfin me reposer.

Dante semble apprécier ma résignation. Il lève sa main blessée pour repousser mes cheveux derrière mon oreille. Il a une grimace de dégoût en voyant ma cicatrice :

— Docteur... commence-t-il.

Mais mon docteur le corrige, par habitude sans doute :

— Professeur Reagan.

Ce n'est vraiment qu'un réflexe, mais je sens la colère contracter le corps du duc, sa vibration intérieure se transmet à moi *via* cette main sur ma joue et ce regard fascinant rivé dans le mien. Dante se maîtrise et continue avec autorité :

— Docteur, l'amnésie, je m'en fous. Combien de temps pour enlever le bandage, les points, pour que cette horreur ne se voie plus et que cette jolie petite tueuse puisse... faire de l'exercice ?

Ce mot « exercice », allié à la caresse sur ma joue, m'enflamme soudain de honte. Je détourne mon attention vers mon docteur. Le professeur Reagan avale sa salive, faisant danser craintivement sa pomme d'Adam.

Puis il répond avec un aplomb scientifique :

— Trois mois minimum, guérison complète en un an.

Toujours sans me lâcher des yeux, Dante s'adresse à son assistant, son « *consigliere* » qui se tient respectueusement à trois pas de lui :

— Aurelio, loge le professeur dans une des suites réservées aux invités et trouve-lui une excuse pour s'absenter un mois. N'oublie pas de lui rappeler qu'on a son adresse, celle de sa mère et de l'école de son fils.

Un grondement de rage monte en moi :

Ne menace pas l'homme qui m'a sauvée ! Un médecin !

Rien qu'à mon regard, Dante perçoit ma colère. Il a une inspiration entre la surprise, l'envie et l'admiration :

— Oh... Ne me regarde pas comme ça...

Ses émotions me réduisent à l'impuissance. Il soupire :

— Je te laisse un mois, ma mignonne. Ça suffira à une coriace comme toi. Un mois pour te faire belle et forte pour moi.

Ce pouce tendre qui n'a cessé de me caresser la joue comme pour m'apaiser remonte jusqu'à mes lèvres.

Au sourire de Dante et au bref contact de son doigt sur ma bouche, je comprends que je suis restée suspendue à ses lèvres et que les miennes se sont entrouvertes. Dante savoure mon trouble comme un César goûte sa première victoire, un triomphe divin. Son doigt se glisse imperceptiblement entre mes lèvres et j'ai l'horrible réflexe de le laisser entrer, d'entrouvrir un tout petit peu plus la bouche comme il semble le désirer. Mon bourreau a un frisson et son frémissement me tord le ventre. Ce n'est pas seulement son désir qui me chavire : cette envie-là cache une menace, et c'est l'envie de briser un jouet.

Au fond de moi, la voix gronde :

Personne ne t'a jamais brisée, personne ne te brisera jamais.

Je réussis à affermir mon attitude, mais ma détermination l'enflamme plus encore. Il vient murmurer à mon oreille :

— J'ai hâte, j'ai tellement hâte, ma petite chatte, qu'on joue, toi et moi...



CHAPITRE 3 – CE *CONSIGLIERE*

INSOLENT

DANTE



Rien n'y fait. Tabasser les gardes du corps du salaud qui m'a doublé ne m'aide pas à évacuer la frustration. Sentir la douleur des os qui s'écrasent sur mes phalanges ne me ramène pas sur terre. Je suis en train de perdre le contrôle. Je vais tuer cet homme, alors que je voulais juste donner un avertissement. Mais depuis que ma petite chatte blessée s'est réveillée, la semaine dernière, j'ai enfin retrouvé mes pouvoirs totémiques. Ma force est sans comparaison avec celle d'un non-initié. Ce colosse est comme un insecte sous mes coups et je suis en train de le broyer. Mes instincts animaux sont presque hors de contrôle. De toute ma volonté, je retiens mon dernier coup et frappe dans le vide, me laissant emporter par mon élan en me redressant.

Je refuse de tuer sans raison. Même si le vieux duc qui m'a élevé ne comprendra jamais, on n'est plus sous l'ère d'Al Capone. De nos jours, surtout à Chicago, l'impunité des clans réclame de la discrétion.

Le garde du corps étalé sur le béton du parking souterrain désert ne se relève pas. Dans la semi-pénombre, son sang paraît noir, et malgré ma vue d'aigle, je n'arrive pas à déterminer s'il est mort. Je suis un oiseau de midi, pas de nuit.

Je suis allé trop loin. La faute à cette femme qui m'a trop provoqué, et dont le souvenir ne me quitte pas.

Alors que je contemple ma victime, j'ai l'espace d'un instant la vision d'une arme à feu braquée dans mon dos.

Prescience...

Mes pouvoirs sont totalement revenus. Je peux enfin voir le futur projeté par mes adversaires avant qu'il ne s'ancre dans le réel.

Je me retourne aussitôt : le second garde du corps que je croyais estropié sort un pistolet de sous sa veste. Un coup de pied lui écrase le poignet contre ses côtes. Malheureusement pour lui, son doigt se cramponne à la gâchette et il se tire dessus. Il avait relevé le cran de sécurité. L'imbécile. Mais dans son malheur, il a de la chance. La balle s'est logée dans son bras gauche. À un millièmè d'angle près, elle se logeait dans son poumon.

Je me redresse et fais un geste à deux de mes soldats, des non-initiés sans pouvoir. Ils appartiennent à la mafia calabraise. La Ndrangheta est la plus discrète, mais pas la moins efficace des organisations italiennes avec lesquelles notre clan est lié. Le clan des aigles. Les Syrls sont originaires d'Italie et nous avons vu naître toutes les mafias. Je leur ordonne :

— Vous, occupez-vous de ces deux imbéciles, je m'occupe de la flaque là-bas.

Flaque, c'est bien le mot. Le politicien qui faisait ses magouilles dans mon dos s'est mis à transpirer de plus en plus à mesure que ses deux colosses se faisaient démonter par moi seul. Il a fini à genoux et avec la sueur qui dégouline de son front dans ses yeux, il y a aussi des larmes. C'est irritant. J'ai envie de le détruire, vraiment. Surtout lorsqu'il s'incline vers moi, mains jointes, comme une vieille femme prie son dieu. Mais personne, ni les dieux, ni moi, ni lui, ne peut lutter contre les trois Parques qui contrôlent notre destinée :

— Pitié, monsieur Della Rabbia, je ne recommencerais plus !

Le vieux politicien au costume hors de prix mais mal taillé se dresse sur ses genoux. Il lève ses mains attachées vers moi. Aurelio a dû le ligoter pendant que je me battais.

Il a utilisé de fines bandes de plastique avec la boucle intégrée qu'on trouve dans les magasins d'outillage. Mon secrétaire, mon bras droit, mon négociateur, ou mon « *consigliere* » comme on dit dans les mafias italiennes, a souvent de bonnes idées. Il est surtout toujours le seul à se permettre de prendre des initiatives. Je lui lance :

— Tu n'as pas trouvé mieux que du plastique ? Ça va laisser des traces, idiot !

Aurelio n'a pas d'orgueil, mais parfois, il oublie à qui il parle :

— Mais Dante ! Je ne vais pas me balader avec des menottes en moumoute rose pour femme. C'est quand même pratique, ces colliers de serrage...

Sa voix a décliné à mesure qu'il réalisait son erreur. Je reste calme. J'ai un regard vers la voiture de notre bruyante victime :

— Aurelio, puisque tu t'ennuies, va préparer la scène pour notre comédien. Ce n'est pas à moi de le faire.

Aurelio est aussi attentif à son apparence que moi. Pourtant, il va s'agenouiller à l'arrière de l'Audi noire du politicien qui a doublé les Della Rabbia. Le pantalon de luxe de mon *consigliere* frotte dans la poussière râpeuse du béton tandis qu'il accroche un tuyau de plastique flexible à l'extrémité du pot d'échappement pour en recueillir les gaz. Il n'ose pas broncher devant cette tâche ingrate.

Il sait que parmi tous les hommes de cette planète, celui qui doit me montrer une obéissance absolue, c'est lui. Aurelio est comme moi le petit-fils du vieux Alvise Della Rabbia. Mais Aurelio est le rejeton du fils aîné de la famille tandis que mon père à moi était le benjamin. C'est mon cousin qui aurait dû avoir le titre de duc, mais je le lui ai volé. Ma première victoire sur le destin.

Une victoire bien cher payée.

Je me mords l'intérieur de la joue pour me faire passer l'amertume du souvenir avec le goût de mon propre sang. Je me reconcentre sur mon cousin qui m'observait. Aurelio

baisse aussitôt la tête. Quand je lui ai pris sa place, il a perdu le droit de me contredire, perdu même le droit de respirer sans mon autorisation. Je suis le duc régnant des Della Rabbia. Je suis celui qui deviendra l'empereur de tous les Syrls. Je ne peux tolérer la moindre résistance. Surtout de la part de mon rival dans la ligne de succession. Je le briserai avant qu'il ose essayer de me voler mon titre.

Le politicien qui va bientôt mourir vient se traîner comme un ver devant moi :

— Désolé, désolé... Je ne recommencerai plus ! C'est promis !

Je serre les dents et toise l'homme à genoux sur le sol de béton. La faible lueur qui nous parvient de l'extérieur se reflète sur son crâne clairsemé, mais même cela ne m'inspire aucune pitié. Est-ce qu'on peut demander au destin d'avoir pitié ? Non. Alors, pourquoi j'en aurais ?

Je recule d'un pas pour que le mendiant ne me touche pas. Ses mains sont pleines de poussière. Il y a de la poussière partout. La construction du centre commercial et de son parking est presque achevée. Ce lieu n'aurait jamais dû obtenir de permis de construire, mais des pots-de-vin faramineux ont hâté sa réalisation.

Une manne d'argent dont je n'ai rien vu passer. Ce qui n'est pas fait pour susciter ma clémence. Ce connard désobéit au clan et m'arnaque en faisant ses filouteries dans son coin depuis au moins un an.

Je le toise d'en haut avec un sourire :

— On est à l'ère des nouvelles technologies, mon ami ! Si on trahit un partenaire, on se fait prendre. Ou alors, il faut être rudement intelligent. Et cela n'a pas l'air d'être ton cas...

Je me penche pour saisir le traître par le coude. Je le traîne vers son destin. Mes hommes restent à distance. Évidemment, je ne veux pas qu'ils écoutent notre conversation. Pas celle avec le politicien, non, l'explication entre Aurelio et moi. La tension est palpable entre nous.

Alors que mon cousin s'occupe de faire passer l'autre extrémité du tuyau par la fenêtre entrouverte, je gronde à voix juste assez haute pour qu'il m'entende :

— Aurelio. J'ai laissé couler la dernière fois, mais tu sais ce qu'on dit ? Jamais deux sans trois. Et crois-moi que la troisième fois, tu me le paieras. Alors, un petit conseil. Plus jamais, surtout devant nos hommes, surtout devant un non-initié, surtout devant ta sœur, surtout devant la Sheish, plus jamais tu ne m'interpelles par mon prénom comme ça. Plus jamais tu ne me contredis. *Capisci* ?

Il s'incline respectueusement comme un secrétaire devant son duc. Mais Aurelio a cette façon de fléchir qui est presque un doigt d'honneur. Il baisse la tête, mais relève les yeux vers moi, dissimulant leur éclat derrière ses cheveux. Il s'obstine à laisser ses cheveux souples, presque bouclés, comme s'il tentait de se donner un air angélique. Alors qu'il est aussi maudit que moi d'une certaine façon. Ma malédiction s'est étendue à tous les Della Rabbia, il paraît. Mon cousin me répond :

— Tu as failli y rester quand tu as jeté la Sheish dans le coma. Tu viens à peine de retrouver tes pouvoirs. C'est normal, je m'inquiète quand tu joues avec l'Hozka.

L'Hozka, ce tabou qui régit tous les clans gouvernés par nos totems d'animaux. Cette loi implantée en nous jusqu'au fond de nos nerfs : la mort pour quiconque tue ou mutilé une femme, un vieillard, un enfant. J'ai simplement défendu ma vie contre une tueuse, mais pour l'avoir blessée, j'ai passé une semaine sans mes pouvoirs totémiques, tout le temps qu'elle était dans le coma. Tandis que son pronostic vital s'améliorait, j'ai cessé de craindre pour ma propre vie, mais l'angoisse de ne jamais retrouver ma puissance était pire encore. Plutôt crever que de rendre ce que j'ai si chèrement gagné.

Je pensais avoir réussi à cacher ma faiblesse, mais Aurelio l'a devinée. Comme il a compris que j'ai récupéré tous mes pouvoirs à la seconde où cette femme s'est mise à genoux devant moi.

C'était grisant de sentir le fourmillement dans mes nerfs exacerbés par la magie noire tandis que ma captive était là, haletante, terrassée par ma seule présence et pourtant rageuse et indomptée. La petite Sheish est tout ce que j'ai toujours désiré. Cette panthère si dangereuse que j'ai dû laisser mes dix chevaliers les plus puissants pour la garder. Cette tueuse redoutable, ce jouet magnifique est maintenant en mon pouvoir, à ma merci. Mais je n'ai pas le droit de la goûter avant un mois.

Chaque jour qui passe, cela devient de plus en plus difficile de contrôler mon étrange et irrépressible obsession pour elle.

Vivre sans pouvoir la toucher. Vivre sans pouvoir me venger. Vivre sans savoir qui a tenté de me tuer. Même si en vérité, tous les Sylrs du monde veulent ma peau. Mon clan me hait. Car je suis le plus fort. Car ce pouvoir n'est pas encore assez et je veux la toute-puissance. Car je l'aurai un jour quand je deviendrai empereur.

Une voix pathétique s'élève :

— Je ne veux pas savoir qui est l'Hozka, je ne sais pas qui est votre parrain, je ne sais rien, moi ! Je ne dirai rien ! C'est promis !

Je n'ai pas un regard vers cet homme condamné. J'ai prévu de le tuer et il l'a compris. Sinon, pourquoi parler devant lui ainsi ?

J'attends que mon cousin se redresse de sa révérence d'hypocrite pour lui répondre :

— Je n'ai vu qu'une ombre, Aurelio. Je croyais que cet assassin était un homme. Je n'aurais jamais frappé une femme comme ça. Je ne suis pas débile. Et je sais me tenir. Mais ne me pousse pas à bout. Ne me donne pas une bonne excuse pour me débarrasser de toi.

Aurelio s'incline de nouveau, plus respectueusement, il me semble. J'ouvre la portière pour me débarrasser du traître en l'asseyant de force sur le siège conducteur malgré ses supplications. Il pèse sur ma main gauche, celle dont

deux doigts ont été gravement coupés par la lame de la panthère et recousus. Les phalanges blessées sont encore douloureuses et ne retrouveront jamais leur mobilité. La chirurgie n'a été qu'esthétique. Je vais devoir vivre avec cette mutilation et la femme qui a tenté de m'assassiner n'en subira aucune conséquence. Une femme a le droit de mutiler un homme, mais le contraire n'est pas permis. Nos totems animaux ont une vision de la justice très partielle.

Aurelio me dit :

— Au fait, les Barriaccini sont d'accord pour voter pour toi si tu leur donnes les terres des Alnasri dans le Rif une fois empereur.

Il a parlé sur le ton de la conversation, mais il me regarde avec intensité, cherchant à savoir ce que je ressens à cette nouvelle. Il attend la moindre faiblesse.

Les Alnasri sont la famille de ma mère après tout.

Je dois serrer les dents à les briser. Ma main se plaque sur la gorge du braillard qui tente de quitter son siège. Je manque de le broyer. Les non-initiés sont aussi fragiles que des chatons entre nos doigts.

Je me contrôle de toutes mes forces, puis enfin, je réponds calmement :

— De toute façon, je n'aurai jamais le vote de mon oncle.

Aurelio a une grimace gênée :

— Jamais, c'est évident. Mais...

— Mais réponds à ce chien de Barriaccini que c'est un connard de vendre son vote à son duc. Sa famille a prêté allégeance aux Della Rabbia il y a huit cents ans. Je pourrais bien l'écharper pour lui apprendre à me respecter. Mais dis-le poliment.

Aurelio hoche la tête :

— J'avais prévu d'y mettre les formes, évidemment.

Aurelio a ses avantages. Il a été éduqué pour régner depuis l'enfance lui aussi. Négociation, finances, meurtre. On se vaut dans tous les domaines, même si je me suis

toujours arraché pour le surpasser. Sur le plan de la puissance brute, je l'écrase. Mais il paraît que ma mère a triché pour m'apporter ce réservoir de force vitale inépuisable...

Je me libère de ce souvenir d'un frémissement du corps, comme un chien s'ébroue de l'eau dans sa fourrure. J'ai assez de pensées parasites dans la tête en ce moment.

Je ligote ma victime à son siège avec une corde un peu trop rêche et qui risque de laisser des traces.

— Pitié ! Pardon ! Je ne recommencerai plus ! J'ai juste été trop gourmand, ça arrive ! Pardon !

Il oublie de préciser qu'il m'a pris pour un con pendant un an. Malheureusement, il n'est pas le seul dans son cas. Bien sûr, c'est ma faute : j'avais d'autres chats à fouetter et j'ai laissé couler le désordre sur mon territoire. Chicago, la ville la plus corrompue des États-Unis, que mon grand-père a pressée comme un citron en suivant son grand modèle et père d'adoption, son pote non initié, Al Capone. Cette ville a fini par se défendre en apprenant comment bien se foutre de la gueule des clans à toutes les échelles.

Mon regard parle pour moi tandis que je serre le nœud trop fort. L'hypothèse du suicide va être dure à avaler si je laisse des marques. Je crois que ce vieux con essuie ma colère et ma frustration. Il prend pour cette tueuse Sheish, pour mon *consigliere*, pour mes ennemis.

La voix d'Aurelio passe par-dessus celle du traître en train de se suicider :

— Tu devrais renoncer à ces élections, Dante ! Il n'y a pas une seule maison Syrl qui n'a pas une vendetta contre toi.

Je mets le contact, vérifie que les gaz d'échappement finissent bien dans la voiture puis me redresse. Je renvoie à Aurelio un regard assassin qu'il encaisse stoïquement. Il répond à mon accusation muette :

— Tu ne m'as pas interdit de t'appeler par ton prénom en privé. On est seuls, là.

Cette affirmation sonne comme une condamnation à mort et fait hurler notre témoin de désespoir. Il me promet monts et merveilles pour que je lui laisse la vie. Je claque la porte pour ne plus l'entendre, mais la fenêtre entrouverte à l'arrière pour laisser passer le tuyau n'étouffe pas tout.

Je m'accoude au toit de la voiture pour toiser mon cousin :

— Toi, tu crois que la protection du grand-père te suffira ? Quand je serai empereur et que je ferai tomber nos lois et le sceau qui m'enchaîne, tu crois que ce vieux taré pourra encore te protéger de ton méchant monstre de cousin ? Tu ne serais pas en train d'intriguer pour me faire perdre les élections ?

J'ai un sale sourire qui pétrifie Aurelio. Car il sait jusqu'où je suis capable d'aller pour acquérir le pouvoir. C'est pourtant son cher grand-père, ce vieux fou d'Alvize, qui me l'a dit :

« Si tu ne veux pas qu'on t'insulte, sois le soleil, mon fils, personne ne peut regarder le soleil en face sans s'incliner. »

Toute l'assurance d'Aurelio semble ployer peu à peu tandis qu'il détourne le regard. Le poids de ma colère le pousse à se baisser. Il fait mine que c'est pour regarder à travers le pare-brise. Le traître tente de s'arracher à ses liens. Le regard de mon *consigliere* s'emplit d'une pitié factice. La douceur d'Aurelio m'a toujours semblé être une comédie, autant que son obéissance.

Le supplicié tente soudain le tout pour le tout et hurle d'une voix rauque, car sa gorge s'irrite :

— On saura que ce n'est pas un suicide !

Je me baisse pour le regarder à travers la vitre. Je lui souris :

— On saura, oui, et on ne remontera jamais jusqu'à moi. Je contrôle encore ça. Mais on saura. Une belle mort en haut de la colline, qui se voit de loin. Il faut que tes amis dans les autres districts sachent que les petits ruisseaux qui

font les grandes rivières de pognon, c'est fini. Il faut un exemple, tu comprends. Meurs dignement, maintenant.

— Je suis désolé, je suis désolé, dit-il, au désespoir.

Sa voix en train de s'éteindre est étouffée par le bruit du moteur, inexorable, comme la destinée. Je poursuis mon explication :

— Tu comprends, avec tous ces petits poissons qui se rincent, on prend des mesures à l'échelle de la ville, de l'État ! On élit des maires incorruptibles qu'on met sous surveillance constante, pas de la police, non, des médias.

Je le regarde avec mépris. Ses yeux fous me dégoûtent, la toux qui le secoue profondément à ce stade me donne envie de vomir. Il n'y a pas de mort propre. Il n'y a pas de mort satisfaisante non plus. Je crois toujours que le meurtre va apaiser la colère, mais il n'en est rien. Rien à faire, je ne suis pas calmé.

Je gueule pour couvrir le boucan de sa fin du monde :

— Et tu sais ce que c'est, le problème des médias ? C'est le contraire des dieux, les médias !

Une tirade que le vieil Alvize lui-même, le « grand-duc » aurait pu sortir :

— Les dieux aiment les événements improbables comme un arbre au sommet d'une colline ! Un dieu, ça t'envoie la foudre sur cet arbre qui se voit de loin, ça balance le malheur sur un gars surpuissant qui a fait un pacte avec une chamane !

Je me tais. Ce n'est plus vraiment à lui que je parle, mais à Aurelio. Ou peut-être que je m'adresse directement aux Érinyes. J'ai le sentiment que ces démons vengeresses de la mythologie me harcèlent depuis mon enfance. Sinon, pourquoi le sort s'acharnerait-il ainsi contre moi ?

Je frappe contre la vitre en retour des coups que ma victime donne avec sa tête pour la briser :

— Les gens comme toi, les dieux s'en foutent ! Mais les médias, eux, ils aiment les petits événements de caniveau

qui se répètent encore et encore, et à la fin, la foudre tombe sur qui ?

Je me désigne :

— Sur moi, encore ! Moi, quand je demande de construire une misérable tour de vingt étages au milieu d'une zone protégée, qu'est-ce qu'on me dit à moi ? On me dit non. Et j'ai beau promettre de l'argent, j'ai beau menacer, on me dit non à moi. Et tu as idée du bordel que cette tour fout dans mon clan ?

Le vieux Alvize veut un nouveau gratte-ciel avec vue sur le lac Michigan. Il veut l'impossible et croit qu'on vit encore à une époque où l'impossible se pèse en cadavres. Le « grand-duc » lance des ordres contradictoires aux miens, et mes hommes ne savent plus à qui obéir. Et moi, je me débats dans ce foutoir.

Je me penche de nouveau pour voir où en est le traître. Ses yeux papillonnent et l'odeur viciée est intenable, même à l'extérieur de la voiture.

Aurelio demande avec une ironie à peine dissimulée :

— À quel âge un homme est-il considéré comme un vieillard pour l'Hozka ?

Je tique, mais n'en trahis rien :

— Quand il est impotent ? Ce vieux dégueulasse se tape ses secrétaires, il ne l'est pas du tout.

Aurelio dit de sa voix toujours patiente :

— Il avait une canne, Dante... Celui qui le tue mourra. L'Hozka ne pardonnera pas ça.

J'ai un sourire :

— Techniquement, ce n'est pas moi qui ai fait le piège pour l'assassiner, c'est toi qui mourras.

Aurelio sourit à son tour, ne cherchant plus à dissimuler son ironie :

— C'est vous qui tenez la porte, mon cher duc ; à mon humble avis, on en crèvera tous les deux.

Puis, plus sérieusement :

— Laisse-le sortir, Dante.

Je n'ouvre pas. Je ne vais pas récompenser ce nouveau manquement à mon rang. À l'intérieur, tout mouvement a cessé.

Aurelio s'écrie avec un irrespect qui n'est plus que de la terreur :

— Dante ! Laisse-le sortir ! On va mourir ! Écoute-moi ! Putain ! Si même moi, je me tais quand tu fais une connerie, qui va te prouver que tu as tort ?!

Il panique enfin. C'est tout ce que je voulais. Je lui réponds :

— Le destin, Aurelio, le destin finit toujours par nous dire nos quatre vérités.

J'ouvre cette putain de porte et en sors le poisson qui se noyait dans la pollution. Le politicien n'est pas mort. Il tombe à genoux pour vomir.

Je m'esquive aussitôt. Ce n'est pas à moi de gérer ça. J'ai un geste pour Aurelio, sans dissimuler mon sourire devant la rage qui l'habite et qu'il doit contenir.

Alors que je m'éloigne d'un pas vif, Aurelio s'écrie :

— Mon duc ! Est-ce que j'ai le droit de dire encore une chose au nom du destin ?

Je me retourne. Il a toute mon attention, comme toujours lorsqu'il me défie. Aurelio s'approche pour me dire à voix basse :

— Cette femme, débarrasse-t'en, avant que votre futur soit verrouillé.

Un étrange frisson m'envahit, comme si des rouages s'étaient mis en marche sur une gigantesque machine. Je demande :

— Une prédiction ?

— Juste une intuition. Tu joues avec le feu, Dante. Et tu vas énerver les Parques et les anciens. Pas besoin d'être un dieu en haut d'une montagne pour le voir.

Sa triple provocation me met hors de moi : sa moquerie, sa référence aux déesses qui filent notre destin, et surtout, l'allusion à ces vieux croulants du clan des Syrls. Il me renvoie à mon impuissance à me libérer de mes chaînes. Je manque de lui coller un coup, mais je me retiens. Si je commence à le frapper, je risque de ne plus m'arrêter. Cela m'est déjà arrivé quand on était gamins. J'ai bien peur, un jour, de finir par tuer mon propre cousin. Mais j'ai tant de mal à me contrôler, chaque seconde. Il y a tant de choses autour de moi que je ne maîtrise pas, et les frustrations s'accumulent.

Alors, à l'idée qu'une redoutable petite chatte n'attend que ma main pour se soumettre... Cette tentation me ronge et prend possession de moi. Tant pis pour les rouages du destin et mon avenir.



CHAPITRE 4 – CET AMI APPARENT

DANTE



La Terre vue à plusieurs centaines de mètres d'altitude a cet effet magique de rendre dérisoires les passions humaines. Le niveau de concentration et la coordination que demande le pilotage d'un hélicoptère ont ce pouvoir de faire taire les pensées. Et quand on file à plus de trois cents kilomètres à l'heure, on peut enfin oublier l'espace de quelques heures la pire des obsessions.

Voler est la seule façon de me détendre. Je suis un oiseau après tout. L'esprit tutélaire de mon clan, mon totem, est un aigle royal, ce prédateur qui règne d'en haut sur les montagnes du bassin méditerranéen depuis la nuit des temps.

Mais en vérité, si je prends le temps de me coltiner une journée entière de pilotage en comptant les pauses pour recharger, ce n'est pas uniquement pour me détendre. J'ai besoin du soleil de Miami. Et sûrement, avouons-le, j'ai besoin d'un coup de main.

Trois semaines que j'attends. Et je ne sais même plus ce que j'attends. Aussi obsédante soit-elle, quelqu'un a envoyé cette femme pour me tuer. Une des familles ennemies ou même un membre de ma famille maudite est allé jusqu'à payer le clan des léopards pour m'éliminer. Un déshonneur que personne ne va bien sûr revendiquer.

J'ai besoin de savoir, mais il sera difficile de faire parler cette femme aux nerfs d'acier dont les marques sur le corps crient les tortures passées. Il n'y a qu'un moyen, qu'une personne capable de la faire parler.

Tandis que je me pose sur la piste d'hélicoptère de la villa de mon unique ami, personne ne vient m'accueillir. Je suis ici chez moi. L'air est encore doux en Floride malgré la saison avancée. L'herbe verte de la vaste propriété, le ciel d'un bleu flamboyant et le bruit de la mer me guident là où je suis à peu près sûr de trouver ce fainéant de lion en fin de journée : dans la paillote de bois blanc sur la plage de sable blond au bord d'une eau turquoise.

Il n'y a encore personne. Cela ne me pose aucun problème. Je sais attendre. Je m'installe devant la table de bois, face à la mer et au loin, aux gratte-ciel de Miami. J'aurais dû m'installer et vivre dans une de ces tours-là. Mais j'imagine qu'Alexeï *Rohr* Markov verrait d'un mauvais œil l'établissement d'un clan de Syrils sur son territoire.

— Alors ! Connard d'oiseau ! Tu as besoin de quoi, encore ?

Alexeï a été averti en fin de compte. Il est aussi grand mais plus massif que moi, aussi blond que je suis brun, aussi pâle que je suis mat. Il s'installe à la table de bois avec moi et observe le vin et les apéritifs que j'ai apportés. Il grimace et sort d'un banc-coffre une bouteille de rhum. Il se débarrasse de sa veste, de sa cravate, du gilet – un vrai businessman ce type – puis enfin, il relève ses manches de chemise pour se mettre à l'aise. Sur le dos de ses mains et de ses avant-bras, il porte les mêmes scarifications et tatouages que moi, les marques du « pacte ». La rune d'entraide remonte le long du bras comme une flèche. Elle est ponctuée des symboles des cinq clans totémiques : la marque de griffe du lion, les serres de l'aigle, la double griffure du léopard, les crocs du loup et la laceration de l'ours.

Nous sommes cinq héritiers, un de chaque clan, à avoir été liés par un pacte dans notre enfance. Nos mères se sont entendues avec la chamane pour faire de nous les plus puissants hommes de notre temps. Une alliance qui dépasse les guerres de clans, mais aussi une malédiction.

Quand on est maudits ensemble, la moindre des choses est de se donner un coup de main pendant les temps difficiles.

Alexeï braque son regard de mafieux russe assassin sur moi et m'annonce :

— Ma réponse est non.

Je souris :

— Je n'ai encore rien dit. Depuis quand tu lis le futur, toi ?

— Tu veux toujours un service ! Tu te barres de mon mariage comme un voleur sans même laisser une enveloppe et tu reviens des semaines plus tard comme une fleur ? Mais mon ami, tu peux te brosser !

Alexeï a accentué le « mon ami » avec une emphase toute latine. Il est possible que je sois un peu trop amical quand j'ai besoin de quelque chose. Mais je ne suis pas d'humeur à rire :

— Alexeï, parmi tous ceux qui en veulent à ma vie, un salaud m'a envoyé un assassin de chez les Sheishs. Mais je n'arriverai jamais à le faire parler. J'ai besoin de ton pouvoir pour savoir qui a commandité l'assassinat.

Les aigles ont le pouvoir de prescience. Les lions sont experts dans la manipulation mentale. Alexeï est capable de faire parler en quelques secondes avec un simple contact visuel l'homme le plus coriace qui aurait résisté à des heures de torture.

Trois fois rien, quoi, mais le Rohr égoïste regarde soudain sous la table :

— Elle est où, la mallette de billets pour demander poliment ?

Autant j'apprécie de faire huit heures d'hélicoptère juste pour une partie de cartes avec lui, autant là, je suis un peu agacé :

— C'est toi qui me dois un service depuis que tu m'as entraîné dans tes affaires de famille et que j'ai failli y passer. Maintenant, mêle-toi des miennes !

Alexeï réplique :

— Salis donc tes belles mains manucurées d'Italien de magazine pour une fois. Et si c'est un Sheish, demande à Jin, il saura un truc, à coup sûr !

Jin est mon frère de pacte chez les Sheishs, le clan des léopards. Mais je préfère encore amener la ruine sur le nom des Della Rabbia que parler à cet animal-là.

Je ne cache pas mon dégoût :

— Jin ? Plutôt crever et tous vous faire crever avec moi.

La colère s'empare soudain de moi. Je serre les poings :

— Je vais la faire parler moi-même, cette salope !

Les sourcils d'Alexeï se froncent, sa voix toujours moqueuse se teinte d'inquiétude :

— C'est une femme ? Demande à ta sœur de la torturer. Ne fais pas de connerie.

Mon rire a un accent de désespoir :

— Ma sœur ?! Mais c'est peut-être même ma sœur qui l'a embauchée, tu ne sais pas, toi !

Alexeï grimace et me fait enfin une vraie proposition, même si, clairement, cela lui arrache la gueule :

— Tu veux que je demande à une amie de le faire ?

Il est entouré de lionnes aussi redoutables que ma petite Sheish. Les femmes ne sont pas tenues par l'Hozka envers une autre femme, évidemment. Mais même si une terrible psychopathe venait à la mutiler gravement, ma tueuse résisterait. Elle ne parlera jamais. Et moi, en repensant aux innombrables cicatrices sur son corps sensuel, j'ai envie de hurler. Je voudrais la posséder, la dompter, je suis prêt à la punir pour ses crimes, mais je ne pourrai jamais pardonner à ceux qui l'ont ainsi abîmée. Je l'aurais voulue intacte pour moi. Je ne veux pas la détruire, je veux juste la soumettre.

Mais j'ai surtout besoin de savoir qui en veut assez à ma peau pour embaucher une putain de tueuse Sheish.

Je lui avoue :

— Je ne veux pas en arriver là. Ton pouvoir est un bon compromis.

Alexeï soupire :

— Un bon compromis pour toi. Je ne peux pas, surtout sur une femme. Pour vous, ça semble instantané et magique, mais c'est vraiment dégueulasse et dangereux comme pouvoir. Et si ma femme apprend...

Je plisse les yeux :

— Ta femme ne veut pas, c'est ça ? Sérieusement ? C'est ça, ton excuse ?

Il éclate de rire et me tape sur l'épaule sans un mot, avec une force chaleureuse et virile. Mais je ne ris pas :

— On veut me tuer, Alexeï. J'ai risqué ma vie pour toi, il n'y a pas trois mois. Et toi, tu te marres ? Tu me dois ça !

Il redevient sérieux, bien plus que moi, bien trop :

— Dante, mon ami. Tu n'as pas compris comment marche mon pouvoir. Tu me demandes de m'enfermer dans le monde des esprits avec une femme et de la torturer à ta place pendant ce qui te semblera une seconde, mais qui me prendra peut-être l'éternité à moi. Voilà ce que tu me demandes, Dante. Tu maintiens ?

J'avale ma salive et serre les dents. Non, je ne maintiens pas. L'ensemble des clans peut nous traiter d'abominations, mais aucun de nous n'est vraiment un monstre, à part, peut-être, ce connard de chat.

Je détourne le regard et vois deux de ses copains venir vers nous sur le sable. Voilà, toute discussion sérieuse est finie. Ce mec n'a que trois choses en tête : sa femme, l'alcool et le poker. Mais je peux le comprendre.

Il parvient à me changer les idées quelques heures, puis, une fois que la nuit est bien avancée, il m'abandonne sur un des sièges-coffres. Ce salaud ne me filera même pas de chambre d'ami pour décuver. Alors, une fois que je suis

seul dans la nuit, sous les étoiles et avec le bruit des vagues et le chant des grillons, mes obsessions me rattrapent.

Je sors mon portable pour observer ce qui se passe à Chicago. Je devrais me reposer avant de reprendre mon envol. Je ne devrais pas river mon regard sur un écran, mais c'est devenu une drogue d'espionner cette femme. J'ai fait installer deux caméras dans sa vaste chambre, pour ne rien perdre de ses faits et gestes. Mais la frustration qui m'habite depuis des semaines ne s'atténue même plus en l'épiant.

Cette chatte captive, aux yeux en amande et aux lèvres pulpeuses de poupée, cette prédatrice dont j'ai coupé les griffes réveille en moi tous ces fantasmes de femmes attachées, aux yeux bandés. Mais elle promet tellement mieux. Elle promet une véritable révolte, une résistance acharnée suivie d'une soumission absolue. Elle promet quelques instants de paradis aux couleurs de l'enfer.

Je la veux. Je l'ai voulue à la seconde où elle est tombée inconsciente à mes pieds. Cette femme qui a tenté de me tuer et qui a bien failli réussir.

Si je n'avais pas la puissance d'un pacte maudit, si je n'avais pas l'habitude de me battre contre un Sheish, cette tueuse aurait réussi à m'assassiner.

Et cela me met dans une rage terrible. Mes mâchoires craquent, mes poings en tremblent. J'ai envie de serrer quelque chose, de la chair, bien fort pour rétablir l'équilibre de cette humiliation.

Je n'en peux plus de la vouloir en mon pouvoir.

La Sheish a commencé à remettre son corps et ses réflexes en état. Au début, elle ne pratiquait que d'innocentes séances de tai chi ou toute autre gymnastique chinoise. Mais alors que je l'observe ce soir, je vois sa gymnastique se transformer en un enchaînement complexe qui, clairement, n'est pas une danse, mais simule un combat au couteau.

Nous appelons kateak ces chaînes de mouvements fluides permettant d'apprendre à se battre avec une lame.

Chaque clan a ses propres formes gardées secrètes. J'ai beau être lié par un pacte maudit avec un Sheish, pour la première fois, je vois un kateak du clan des léopards. Interprété par une femme aussi sensuelle, l'enchaînement de combat devient une danse souple et hypnotique. Chaque seconde est un mouvement, chaque mouvement implique une inversion complète de l'espace : passer d'une attaque au visage à la position accroupie, puis bondir dans les airs depuis le sol, frapper de gauche puis de droite, contourner son adversaire en un pas vif et insaisissable. Et toujours, attaquer à deux mains, comme un fauve lance ses griffes. Car les Sheishs ne se contentent jamais d'une seule lame.

Cette femme à la peau dorée, à la musculature souple, mais aux poignets fins et aux mains petites, on ne l'imaginerait jamais capable de donner la mort. Pourtant, elle possède une puissance et une vivacité avec lesquelles aucun homme ne pourrait rivaliser. Cette tueuse, je devrais la craindre, mais je ne peux m'empêcher de la désirer. J'ai presque envie de lui donner un couteau et de la provoquer en duel.

Je la veux et si elle me provoque ainsi, je vais finir par craquer.

Mais je préfère crever de frustration plutôt que rompre une promesse. Un Syrl tient plus à son honneur qu'à sa vie. Nous sommes de cette espèce qui se pose elle-même ses propres chaînes.

Mais certaines chaînes sont délicieuses, surtout si on les accroche au cou d'une panthère essoufflée. La Sheish est en nage. Son opulente chevelure noire s'est détachée et retombe sur sa nuque scarifiée. Une des bretelles de son débardeur a glissé sur son épaule à la rondeur tendre et pourtant nerveuse. Je peux distinguer les tatouages décoratifs élégants et féminins sur son épaule droite en plus des marques rituelles sur son flanc gauche. Si seulement la vidéosurveillance était de meilleure qualité, je pourrais voir la sueur couler dans son décolleté.

Je lui murmure :

— Arrête de me narguer ou je ne vais jamais réussir à tenir ma promesse...

Et là, ce qu'elle fait...

La Sheish se tourne vers la caméra cachée, lève la tête vers l'objectif et me contemple de son regard animal empli d'orgueil et de défi.

Elle veut me rendre fou.



CHAPITRE 5 – SACRIFIÉE

MENG



Le moment fatidique approche : un mois jour pour jour, heure pour heure, dent pour dent. Alyssia, mon infirmière, la seule femme de mon entourage, ma seule amie, car il faut bien se reconstruire de zéro, est en train de coiffer mes longs cheveux noirs et raides avec précaution pour ne pas tirer sur ma cicatrice. Les points ont été enlevés et sur la parcelle rasée de mon crâne, les cheveux ont repoussé d'un centimètre. Alyssia doit savamment les coiffer en les nouant d'un ruban de côté pour cacher ce reste de ma blessure.

Tout ce que cette femme a pu faire pour m'aider, c'est me rendre belle. Elle a raison : si je dois mourir, autant que j'emporte dans mon cercueil une longue robe fourreau de soie noire et un ruban de satin rouge dans mes cheveux. J'ai l'impression d'être une vierge antique menée en sacrifice à un monstre marin. Il y a des légendes comme cela en Asie aussi. Elles me faisaient frémir enfant, mais comme tous les contes violents, ces histoires me fascinaient.

Si seulement j'arrivais à récupérer un souvenir après mes 13 ans...

J'ai un regard pour mon docteur. Le grand chirurgien assiste aux préparatifs d'Alyssia. C'est le jour où il doit être libéré, et pourtant, il s'écroule dans un fauteuil, harassé par le poids de son échec.

Lorsque des pas retentissent dans le couloir, mon médecin perd soudain son calme. Il bondit sur moi et me

saisit par les épaules, empoignant les bretelles de ma jolie robe. Son regard bascule dans la folie :

— Et s'ils nous tuaient tous les deux ? J'ai une femme, des enfants. Ils m'ont montré des photos, ils les surveillent, ils me menacent. Je ne sais pas qui tu protèges, ma petite, mais s'il te plaît, réfléchis. Dis-lui juste ce qu'il veut savoir...

Je sens de grosses gouttes chaudes rouler sur mes joues. Des larmes brûlantes. Je n'ai pas de peur pour moi. Non, je pleure de frustration, de culpabilité et d'impuissance. Je l'aime vraiment, ce docteur. Il m'a sauvé la vie, deux fois. Si je ne cherche plus à m'évader, c'est pour lui. Je lui réponds avec désespoir :

— Je ne sais pas, je ne sais pas... Je suis désolée, docteur... Professeur... Reagan.

Il me faut du temps pour me souvenir de son nom, j'ai des problèmes de mémorisation avec les noms de famille, il le sait. Mon médecin me sourit avec apitoiement. Il me croit, bien sûr :

— C'est bien, petite.

Il me tapote l'épaule et s'assied sur mon lit, terrassé par l'angoisse. Le grand professeur joue sa vie à cause de moi et de ma cervelle en vrac.

D'un geste d'une grande douceur, Alyssia saisit mes poignets et me passe deux beaux bracelets d'argent ouvragés, ciselés et reliés par une chaîne. Des menottes de luxe. Je ne proteste pas. Pourtant, je lui demande, même si je connais déjà la réponse :

— Pourquoi les menottes, Alyssia ?

— Julia...

Elle a décidé de m'appeler Julia, car parmi mes innombrables marques sur le corps, il y a des initiales gravées sur ma nuque. La cicatrice est ancienne, abîmée, mais on peut encore lire un « J » et un « L ». Julia, donc.

— Julia, ma chérie. Tu as bien vu de quoi tu étais capable à ton réveil ?

Je frémis. Je n'oublierai jamais la voix qui me gronde des choses terribles et mon réflexe non seulement de planter le crayon sous la rotule, mais encore, de faire levier. Le souvenir de la sensation du cartilage qui se décroche me terrasse.

Alyssia ne semble pourtant pas craindre le monstre enfoui au fond de moi :

— Je sais que tu n'es pas cruelle, mais tu as de mauvais réflexes. Et mon cousin... le duc, va te pousser à bout. Je n'ai pas le pouvoir de te protéger. Personne n'a le pouvoir de te protéger de Dante à part l'Hozka. Il ne peut pas vraiment te faire de mal. Pas définitivement. Alors, je t'en prie, ne le provoque pas, il faut qu'il te croie...

Un homme surgit soudain dans la pièce, ouvrant la porte à la volée. Mon cœur manque de s'arrêter :

C'est lui ?

Mais ce n'est que son secrétaire, l'homme aux cheveux bouclés et aux mèches couleur de miel, celui dont la virilité élégante des traits est adoucie par un je ne sais quoi de finesse, et dont les yeux noisette, verts teintés de touches de marron, sont emplis de compassion. C'est le frère d'Alyssia, Aurelio. Il a pris de mes nouvelles en personne tous les jours et il est toujours calme. Il sourit d'un air distrait quand sa sœur lui reproche de se laisser marcher sur les pieds, quand elle lui ordonne de se rebeller et de faire tomber la tyrannie du « monstre ».

Aurelio s'arrête sans méfiance à trois pas de moi, mais deux hommes sont en garde derrière lui. Il ordonne à sa sœur, de son timbre doux et musical :

— C'est l'heure, Alyssia. Je dois la lui ramener. S'il s'impatiente, ce sera pire. Tu sais bien.

Malgré la bienveillance d'Aurelio, mon chirurgien tombe à genoux devant lui comme s'il était un tyran.

Les paroles précipitées, désespérées et incompréhensibles de mon médecin ne s'arrêtent plus :

— C'est un syndrome amnésique. La mémoire sémantique et procédurale... Enfin, la mémoire des concepts et des actes est intacte. Seulement, sa mémoire épisodique (ses souvenirs personnels) est atteinte, sur une très longue période. Elle se rappelle l'anniversaire de ses 13 ans, mais plus rien après... C'est improbable si c'était organique, mais ce n'est peut-être pas...

Aurelio le relève avec douceur :

— Ditez cela à ma sœur, je ne m'en souviendrai jamais.

Le professeur Reagan ne l'entend pas et il reprend son discours avec un empressement suppliant :

— Mais ce n'est peut-être pas organique ! Ces cicatrices sur son corps, elle a été torturée ! Pendant des années ! C'est sûrement une fugue dissociative, c'est fonctionnel ! Même s'il y a aussi de l'organique, vu le coup que la pauvre petite a pris et ses séquelles ; elle a vraiment des séquelles ! Elle est vraiment amnésique ! Je vous jure, je vous jure, elle ne ment pas ! Elle ne ment pas ! Dites-le à monsieur Della Rabbia...

Aurelio hoche la tête :

— Je le lui dirai, calmez-vous, on va vous ramener chez vous. L'argent a été viré sur un compte aux Bahamas. Vous pouvez prendre votre retraite ou continuer à travailler.

Le secrétaire du tyran doit m'extirper des mains de mon protecteur, car mon docteur me tient encore machinalement le bras comme s'il voulait me garder auprès de lui. Aurelio doit presque me prendre dans ses bras pour m'entraîner avec lui, car je chancelle sur mes talons.

Je suis fascinée par la confiance avec laquelle le frère d'Alyssia me tend sa gorge sans y penser. Mais je suis horrifiée par mes pensées :

Je pourrais l'étrangler avec la chaîne de mes menottes, je pourrais l'égorger rien qu'avec les dents.

Il capte mon regard et me sourit avec un peu d'humour :
— Évite ce genre d'expression. Ce n'est pas fait pour le calmer.

Je le laisse me guider dans les couloirs de la tour où je suis enfermée. Nous passons devant une grande verrière donnant sur la rue en contrebas. Un vertige puissant et viscéral s'empare de moi. Je sens mes genoux devenir cotonneux. Les gardes du corps m'auraient laissée m'écrouler, mais Aurelio me maintient contre lui sans peur aucune.

Il m'entraîne dans un grand ascenseur et nous montons encore six étages. L'ascenseur ouvre directement à l'intérieur d'une suite magnifique, au mobilier et à la décoration épurés, mais où tout est d'or rose, de bois clair et de fourrure blanche : un vaste canapé est couvert d'un plaid duveteux, un tapis doux et épais trône sous la table basse, un pouf aux poils roses s'effiloche près d'une bibliothèque dont les livres ont des reliures dorées. En plus du canapé, un gigantesque écran courbe et un vaste siège de massage de cuir blanc meublent la pièce.

Enfin, sur la paroi face à la bibliothèque, une baie vitrée infinie donne sur la ville et ses gratte-ciel dont les fenêtres commencent à s'allumer avec la nuit en train de tomber. Le ciel a pris une teinte rose orangé. Les lueurs du couchant colorent les murs et le lustre de cristal. Deux portes sont ouvertes sur des pièces illuminées. L'une donne sur une chambre tout aussi douce et luxueuse, et l'autre sur une salle de bains miroitante de carrelage nacré.

Tout dans ce lieu trahit qu'il a été créé pour le repos d'une femme riche. Une prison de velours blanc et d'or rose.

Une cage ! Une cage ! Fuis !

Je dois me mordre les lèvres pour faire taire mon instinct. La main d'Aurelio sur mon épaule se veut apaisante, mais je perds toute mon assurance quand un bip retentit derrière moi. Je me retourne face à l'ascenseur, le cœur battant.

Les portes coulissantes s'ouvrent et dévoilent un homme d'une stature magnifique. Le duc, Dante, braque son regard prédateur et pourtant fascinant sur moi, comme si personne d'autre n'existait dans la pièce. Il entre d'un pas égal, sans empressement, comme s'il n'attendait pas depuis un mois le droit de...

Se venger ? Me torturer ? Me baiser peut-être ?

La porte se referme et la plaque d'appel émet une lumière rouge pour indiquer le verrouillage de cette seule issue. En me voyant ainsi emprisonnée, le fauve en moi manque de bondir sur ses geôliers. Je me contiens, mais la tension dans le moindre de mes nerfs n'échappe pas à Dante. Ses sourcils, qui s'étaient abaissés d'un air concentré et empli de colère, se haussent légèrement, comme s'il était ravi de mon réflexe combattant. Leur noirceur ne parvient pas à assombrir la clarté surnaturelle de ses yeux.

Toute peur s'efface, seule reste la fascination. Un mois sans lui, j'avais presque oublié à quoi il ressemblait. Encore une fois, je me noie dans le vert flamboyant tirant sur un bleu cristallin et magnétique de ses iris. Ils m'évoquent une eau sauvage, pure mais ensorcelée, la couleur des eaux du séjour des fées qui vous isolent du monde pour l'éternité.

Son regard vif tranche sur sa peau mate et sur ses traits altiers. Son nez droit, légèrement aquilin, renforce son air prédateur. Ses cheveux d'un noir de jais forment une masse sophistiquée. Il les a ramenés en arrière, mais ils semblent ne demander qu'un geste pour se libérer. La classe à l'italienne, l'élégance comme déni des émotions, mais son attitude ne peut cacher cette frustration que je sens en lui. Dante est tellement dans le contrôle. La ligne de sa mâchoire ferme est pleine d'une grâce virile, d'une esthétique d'apollon ; elle est à peine crispée par sa façon de serrer les dents, mais je sais qu'elles doivent grincer en silence. Cela me fait frémir.

Le duc sourit imperceptiblement :

— Laissez-nous seuls, dit-il.

Les gardes du corps s'en vont vers l'ascenseur à reculons, sans cesser de me faire face, comme si je pouvais me ruer sur eux et les dévorer. Mais à la seconde où ils passent Dante, ils me tournent le dos en toute confiance, comme s'ils avaient la certitude que leur duc peut me maîtriser. L'un d'eux met son pouce sur la plaque de l'ascenseur pour l'ouvrir. Une petite lumière vire au vert et un bip retentit. J'ai compris. Les portes s'ouvrent pour eux, mais ne s'ouvriront jamais pour moi.

Enfin, Aurelio lâche mon épaule. En passant devant son duc, il murmure quelque chose à son oreille. Un demi-sourire narquois naît sur le visage de Dante.

Il lui a dit que je suis amnésique ? Que je ne fais pas semblant ?

Aurelio m'abandonne à son tour. Les portes coulissantes se referment en emportant mes gardiens, mes protecteurs en vérité. Je suis seule avec un prédateur.

Sous le poids d'un tel charisme, la femme en moi tremble et s'incline inconsciemment. Mais je suis double et une part de moi n'est qu'instincts assassins. Sa présence menaçante réveille en moi cette voix brutale et masculine, animale :

Les yeux... C'est son pouvoir. Crève-lui les yeux... Il te faut des griffes !

Aussitôt, une autre voix, plus humaine, une connaissance étrange, m'informe :

« Inutile de lui crever les yeux, les aigles peuvent encore combattre s'ils perdent la vue... »

Je deviens folle quand il est si proche de moi. Mes mains sont moites, mais se serrent inconsciemment. J'aimerais avoir une arme pour rétablir l'équilibre entre nous.

Dante me sourit vraiment, avec une joie sauvage teintée d'envie de mordre. Magnifique et terrifiant. Il dit :

— Alors, ma petite chatte, on a le vertige, il paraît ?

J'avale ma salive. Les battements de mon cœur s'accélérent.

Nous sommes seuls. Moi, menottée, perchée sur des talons handicapants, les jambes entravées par une longue robe fourreau à la soie légère mais résistante. Lui, à l'arrogance divine, si sûr de sa force. Je croyais avoir peur. Je me croyais enragée. Mais je tremble sous une tension grandissante, une lutte intérieure. Quelque chose en moi tente de percer une barrière invisible.

Il me tend une main engageante :

— Tu n'as pas à avoir peur de moi, dit-il. Si je n'ai pas à courir pour t'attraper, je te récompenserai. Sinon, je te punirai. Ce sera simple entre toi et moi...

Sa voix aux harmoniques vibrantes d'une tension refoulée me fait l'effet d'une musique hypnotique. Il réclame :

— Viens, ma petite chatte !

Un ordre impatient avec, pourtant, un accent de douceur, comme lorsque l'on veut amadouer un animal effarouché. Je croyais qu'il voulait me torturer pour me faire avouer ce que j'ai oublié. Je n'étais pas sûre de pouvoir supporter la torture. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me manque de respect comme cela.

Je me mords les lèvres pour garder mon calme et je rétablis ma fierté :

— Je ne suis pas une chatte !

Son sourire soudain me fait reculer d'un pas. La seconde d'après, il est sur moi. Si on en croit les marques sur mon corps et mon instinct meurtrier, j'ai dû mener mille combats, mais le seul dont je me souviens est celui contre mon gardien. Et ce duc est d'un tout autre niveau. Sa vitesse de déplacement me laisse à peine le temps de bondir sur le côté. La vivacité de ses réflexes m'empêche de passer dans son dos et de glisser la chaîne autour de son cou. Il m'a attrapée avant. Et sa force...

La puissance d'un homme face à une faible femme.

Un hurlement de rage m'échappe tandis que, d'une seule main, il lève doucement mes poignets au-dessus de ma tête. Puis il m'oblige à ployer les coudes derrière moi, si loin que je dois me cambrer pour libérer mes épaules de la douleur.

Sa main libre, sans ses bandages, doit avoir recouvré toute sa force. Pourtant, elle se pose avec douceur sur la chute de mes reins. Je sens ses doigts glisser légèrement sur la soie comme pour en savourer le contact. Si seulement je n'avais pas cette robe, je pourrais lui donner un coup de genou. Si seulement il n'avait pas imprimé une telle tension à mes épaules, je pourrais tenter de lui donner un coup de mon front pour casser son nez si droit, si palpitant de l'excitation que ma lutte fait naître en lui. Mais j'ai beau me débattre de toutes mes forces, je suis sa prisonnière. Le feulement d'impuissance qui m'échappe le fait sourire.

Son sourire sur ses lèvres viriles, un peu craquelées et légèrement pulpeuses, devient une chaîne qui se noue autour de mon corps. Alliée à la fixité de ses yeux envoûtants, elle me maintient prisonnière et je cesse de me débattre. Une tension envahit mon bas-ventre. J'ai beau être amnésique et incapable de me rappeler si un jour un homme m'a touchée, je n'ai aucun doute : je ressens du désir.

Je le désire, lui, Dante, ce tyran.

Oh, mon Dieu ! Est-ce qu'il le sait ?

J'ai un moment d'absence dont Dante profite pour se pencher sur moi et murmurer à mon oreille :

— Tu n'as pas été sage, ma petite chatte, donc, je vais devoir te punir.

Son souffle me fait frissonner, la satisfaction dans sa voix me remue et tout cela me paralyse encore un peu plus.

Alors, moi, je suis si faible que ça ? Si lascive ?

— C'est bien... dit-il en posant ses lèvres sur mon oreille pour m'effleurer de sa langue.